

Edmund Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, Paris, P.U.F., 1989, 91 pages.

Denis Fiset

Volume 17, Number 2, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/027132ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/027132ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fisette, D. (1990). Review of [Edmund Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, Paris, P.U.F., 1989, 91 pages.] *Philosophiques*, 17(2), 222–225.
<https://doi.org/10.7202/027132ar>

EDMUND HUSSERL, *La philosophie comme science rigoureuse*, Paris, P.U.F., 1989, 91 pages.

par Denis Fiset

Ce titre est déjà connu des lecteurs français de Husserl par la traduction de Q. Lauer parue en 1954 chez le même éditeur. Il s'agit de l'article de Husserl paru en 1911 dans le premier volume de la revue *Logos* dont on propose ici une nouvelle traduction. Celle-ci fait suite à la parution du volume XXV des *Husserliana, Aufsätze und Vorträge (1911-1921)*, (Dordrecht, Nijhoff, 1987) qui comprend une nouvelle édition de « Philosophie als strenge Wissenschaft » augmentée des notes manuscrites de Husserl en marge de son exemplaire. Ces notes sont reproduites dans cette édition de la traduction française et l'éditeur a pris soin d'indiquer entre crochets la pagination des *Husserliana* de même que celle de *Logos* — ce qui marque déjà un avantage sur l'édition précédente. Elle contient également une présentation du traducteur M.B. De Launay, une bibliographie et un « index nominorum ».

Comme c'est le cas généralement, cette nouvelle édition impose des comparaisons avec l'édition précédente qui comprenait, en plus de la traduction de Q. Lauer, une longue introduction et elle était soutenue par un appareil critique très élaboré. Rien de tout cela dans cette nouvelle édition que l'éditeur a sans doute voulu plus accessible. À cet égard, compte tenu des difficultés que présente la problématique qui fait l'objet de ce texte, il me semble que la présentation, d'à peine quatre pages, est nettement insuffisante. Il en va de même de la présente traduction qui, pour être moins lourde et plus vivante, manque par endroits, d'un peu de mordant.¹

¹ La traduction d'un texte de Husserl étant une entreprise particulièrement délicate, il faut reconnaître que la présente traduction est particulièrement réussie. J'ai donc peu de choses à redire, sinon les quelques remarques qui suivent. Ce que l'on peut déplorer ici comme ailleurs, c'est le manque d'uniformité dans la traduction française des écrits de Husserl. À cet égard, un index des termes et de leur traduction serait souhaitable. par exemple, le mot « Winder Sinn » que l'on traduit habituellement par « contre-sens » est traduit ici par « absurde » (p. 51). À la p. 40, « Vorbildern » est traduit par « anticipations » (qui a un autre sens chez Husserl) et il correspond davantage au mot « modèle ». Il en va de même des mots « bestimmen » et « bedingen » qui sont traduits respectivement par « définir » et « déterminer ». Ceci crée une certaine confusion à la p. 37 (« les concepts *définissent* [bestimmenden] ses objets »). Dans la plupart des cas, on traduit habituellement « bestimmen » par « déterminer » et « bedingen » par « conditionner ». Une dernière remarque qui porte cette fois sur ce qui me semble une coquille dans le texte des *Husserliana*, laquelle serait à l'origine d'une ambiguïté à la p. 46 de la présente édition. Il s'agit de ceci : « ...als dieses Bewussthaben als Gegenwärtiges oder als Vorgegenwärtiges ... » qui est traduit par « ...cette conscience en tant que présent ou préprésent... ». Or si l'on tient compte du contexte et de l'usage que Husserl fait habituellement de cette opposition, le mot « Vorgegenwärtigung » est à remplacer par « Vergegenwärtigung » que P. Ricoeur a traduit par « présentification » par opposition à « Gegenwärtigung » que l'on traduit par « présentation ». (Q. Lauer commet la même erreur dans sa traduction (p. 86)) Sur cette opposition, consulter les *Idées Directrices* par. 99.

Quoi qu'il en soit, cette nouvelle édition, basée sur l'édition définitive des *Husserliana*, a l'avantage, selon le traducteur, d'avoir bénéficié « de toute la réception husserlienne des trente dernières années » (p. 8). Or, si l'on consulte la maigre bibliographie en fin de volume qui ne comprend que six titres dont le plus récent date de 1965 (!), on se rend compte que, au cours des dernières années, du moins en France, la phénoménologie de Husserl a reçu un accueil plutôt mitigé.² Mais cela ne doit plus nous étonner : la phénoménologie n'a désormais d'intérêt que dans l'horizon de la pensée heideggerienne.³ C'est pourquoi on peut lire en préface à la traduction française d'un ouvrage de Husserl le genre de remarques que l'on retrouve, par exemple, dans la présentation de *La Crise des Sciences Européennes et la Phénoménologie Transcendantale* (Paris, Gallimard, 1976) où le traducteur, dénonçant une certaine « paranoïa » chez Husserl, écrit que « la pensée de Heidegger, qui hante douloureusement les dernières années de Husserl, lui échappe entièrement ». (p. IV) Pour déplacée qu'elle soit, cette remarque ne témoigne pas moins de « la réception de Husserl en France au cours des trente dernières années ». On a qu'à consulter le nombre et la qualité des ouvrages et des articles que l'on publie aux USA et en Allemagne pour se convaincre de l'inanité de ces remarques.⁴

Maintenant, quel est le statut et la place de cet article dans l'économie de l'œuvre de Husserl ? Disons-le tout de suite : il ne s'agit pas du manifeste de la phénoménologie. De l'avis même de Husserl, cet article fait plutôt œuvre de « vulgarisation » que d'exposition générale « de ses intentions ».⁵ Mais ce texte est tout de même important ne serait-ce que parce qu'il représente la première publication de Husserl depuis la parution du second volume des *Recherches Logiques* en 1901 et qu'il témoigne des nombreux changements qui sont intervenus durant cette période au sein de sa philosophie. Ces changements sont le résultat du travail acharné de Husserl dont la parution récente des volumes XXIV et XXIX des *Husserliana* donne une idée de l'ampleur.⁶ Une note à « La philosophie comme science rigoureuse » (p. 53) dénonce d'ailleurs la

2 Il est vrai que les ouvrages mentionnés dans la bibliographie sont en « rapport direct » avec l'article de *Logos*, sauf peut-être *Prolegomena zur Geschichte des Zeitbegriffs* de Heidegger.

3 On retrouve une remarque équivalente dans la présentation du traducteur (p. 7 note 2) où, faisant allusion aux Leçons de Heidegger de 1925, il écrit que « c'est plutôt de Dilthey (...) que de Husserl, dont [Heidegger] se dit encore l'élève ». C'est pourtant à Husserl qu'est dédié *Sein und Zeit*, et une lecture même rapide de cet ouvrage ainsi que les textes où Heidegger relate ses influences philosophiques durant la période en question nous convaincraient du contraire.

4 Je pense ici aux travaux de D. Føllesdal, J.N. Mohanty, H. Dreyfus, R. Sokolowski, D. Smith, R. McIntyre, E. Ströker, B. Smith, K. Mulligan, G. Küng, I. Miller pour ne nommer que ceux-là qui ont considérablement contribué à une meilleure compréhension de la phénoménologie.

5 Cf. l'introduction à l'édition allemande du volume XXV des *Husserliana* pp. XI-XIV.

6 E. Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie, Vorlesungen 1906/07, Husserliana*, Bd. XXIV, Dordrecht, Nijhoff, 1984. E. Husserl, *Aufsätze und Vorträge (1911-1921), Husserliana*. Bd. XXV, Dordrecht, Nijhoff, 1987. E. Husserl, *Vorlesungen über Bedeutungslehre Sommersemester 1908, Husserliana*. Bd. XXVI, Dordrecht, Nijhoff, 1987. E. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre (1908-1914), Husserliana* Bd. XXVIII Dordrecht, Nijhoff, 1988.

définition de la phénoménologie dans les *Recherches Logiques* comme «psychologie descriptive» et «l'insuffisante définition de la méthode». Et c'est précisément à cette tâche que s'est livré Husserl durant cette période qui marque l'introduction de la «réduction phénoménologico-transcendantale», l'idée de constitution, l'idée de corrélation sur laquelle repose sa théorie de l'intentionnalité etc. Tout ce travail aboutit aux *Idées Directrices* (1913) qui représentent l'exposé le plus systématique de la phénoménologie.

«La philosophie comme science rigoureuse» représente en fait la tentative de dépasser l'opposition déjà bien établie à cette époque entre le «naturalisme philosophique» et «l'historicisme», deux réactions à l'hégélianisme. Il peut donc être considéré comme une contribution au débat expliquer - comprendre auquel la phénoménologie prétend donner une nouvelle dimension. L'ouvrage est divisé en deux parties qui sont organisées autour de la critique des deux termes de l'opposition. Et comme le titre le suggère, seule la phénoménologie, le «vrai positivisme», semble être en mesure de redonner à la philosophie son statut de «science rigoureuse» sans pour autant emprunter le modèle que lui offrent les sciences de la nature ni se commettre au relativisme sceptique auquel conduit l'historicisme.

D'une part l'historicisme, celui que Husserl attribue à W. Dilthey (p. 62), est qualifié d'«erreur épistémologique» dans la mesure où il mène à un subjectivisme sceptique radical et qu'à ce titre, il ne peut rendre compte de la «validité objective» de la science et de la philosophie. À cet égard, Husserl renvoie aux *Prolégomènes* et reconnaît par le fait même le bien fondé des arguments qu'il a fait valoir contre le relativisme (toute vérité est relative au sujet jugeant) et le psychologisme auquel il opposait le caractère absolu de la logique. Husserl ne reconnaît pas moins l'importance de l'histoire (p. 68).

D'autre part, sa critique principale du naturalisme porte sur la naturalisation de la conscience et des idées (essences) (p. 20). L'acharnement avec lequel Husserl cherche à démarquer la phénoménologie de la psychologie, son anti-psychologisme, s'explique par le fait que toutes deux ont affaire à la conscience (p. 30). Le reproche principal qu'il adresse à une psychologie calquée sur le «modèle des sciences de la nature» est de réifier la conscience et, ce faisant, de poser son existence «en soi», d'en faire «un donné étant simplement là» (pp. 25-26). Elle néglige donc l'analyse de la conscience proprement dite. En tant que science empirique, la psychologie, tout comme les autres sciences de l'esprit, ne peut rendre compte de sa propre «validité objective» et donc fonder la philosophie.

À l'historicisme et au naturalisme, tous deux victimes de la «superstition des faits» (p. 79), Husserl oppose la phénoménologie qui est une science de la conscience (p. 29) et plus précisément une science des «noemata». (p. 51) Après Brentano (p. 33), Husserl caractérise la conscience à l'aide du concept d'intentionnalité, (p. 34) par cette propriété de la conscience d'être conscience de quelque chose. Mais contrairement à Brentano, l'intentionnalité de la conscience n'est pas fonction de l'objet mais du noème ou du «contenu intentionnel», de ce qui est

significatif dans un acte (pp. 28, 29, 47), et son rôle est de médiatiser notre relation aux objets.

L'étude de la structure essentielle de la conscience présuppose une méthode, la réduction phénoménologico-transcendantale, que ne pouvait pas élaborer la psychologie car en mettant entre parenthèses toute croyance relative au monde naturel elle aurait retiré au domaine psychique son caractère de fait purement naturel (p. 25). Contre cette forme de réalisme, Husserl considère que l'existence de tout objet, le visé en tant que tel (p. 47), doit être comprise comme le « corrélat » de la conscience. La recherche est donc renvoyée du côté de l'essence (p. 28), dont la connaissance n'est pas « une connaissance du type *matter of fact*, elle n'implique pas le moindre contenu positif prédiqué d'une existence individuée (naturelle, par exemple). » (p. 50) L'essence est tout simplement l'invariant qui se dégage du processus qu'il appelle les « variations eidétiques ». Et le mode de connaissance des essences est l'intuition qui, comme le souligne Husserl dans ce texte (p. 48), ne pose pas plus de difficultés que la perception.

Le mot d'ordre de la phénoménologie, « le retour aux choses mêmes », est lancé à quelques reprises dans ce texte (pp. 35, 85) et il est dirigé contre l'autorité de la tradition et contre toute forme de dogmatisme. La phénoménologie se caractérise donc par la radicalité de son point de départ, celle de la mise hors circuit de tout préjugé, comme de celui dont est entâché le naturalisme qui, comme nous l'avons dit, identifie d'emblée les objets à des « faits empiriques ». Le radicalisme de la philosophie, qu'il faut éviter de confondre avec une philosophie des profondeurs, (p. 83) en fait une « science des vrais commencements ». (p. 85)

« La philosophie comme science rigoureuse » est un exercice ponctuel, à caractère polémique, qui donne une idée plutôt générale de la phénoménologie, de ses thèmes et de sa méthode. Aussi, si ce texte présente un intérêt pour l'étude de la phénoménologie, c'est en ce sens qu'il renvoie aux ouvrages de Husserl où cette idée est développée d'une manière plus systématique.

*Département de philosophie,
Université du Québec à Montréal*

* * *